

PARTIR A LA RENCONTRE DE M.PIERRE...

*ONDES ET RENCONTRES :
QU'ECOUTONS-NOUS DE
L'AUTRE ?*

Exigence partielle à la certification finale

Alexandre Doublet

Août – 2007 / Manufacture – Haute Ecole de Théâtre Suisse Romande

*Notre vie est un voyage
Dans l'hiver et dans la Nuit,
Nous cherchons notre passage
Dans le ciel où rien ne luit.*

*Chanson des Gardes Suisses
1793*

Avis au lecteur...

Il y a quelques mois, lorsque l'on nous a demandé de rédiger un Mémoire, je n'avais qu'une envie : Que tout ceci est du sens. Ce que je veux dire, c'est que je voulais, en relisant ce texte dans quelques années, y voir en témoignage, une démarche. Qu'il y est une trace de tout ça, quelque chose de personnel dans lequel je pourrai me retrouver. Cette démarche n'est pas nouvelle et beaucoup d'auteur, d'acteur ou de metteur en scène ont cherché à témoigner de leurs recherches, de leurs parcours : Jean-Luc Lagarce, Claude Régy, Rainer-Maria Rilke, Julian Beck...etc...etc...

Ma question de départ est : *d'acteur à acteur, ondes et rencontres, qu'écoutons-nous de l'Autre ?* Et partir de cette hypothèse : « *Devenir à deux la matière sensible du texte.* » Claude Régy. Je voulais travailler autour de l'importance du partenaire, de l'influence qu'il a sur notre manière d'aborder le travail, et sur les choix, conscients ou inconscients, qui nous entraînent dans une interprétation plutôt qu'une autre. J'avais également le besoin de parler, de raconter une histoire de rencontre entre deux personnes, d'un moment privilégié. Et parce qu'il est trop vaste de parler de la rencontre en générale, j'ai décidé de ne parler que d'une seule. Ce travail, je l'ai imaginé autour d'un texte, celui de Paul Claudel et du *pain dur*. Très vite il me fallait imaginer le comment ? J'ai donc pris la décision de travailler avec un Autre, un acteur que j'aimais beaucoup : Hervé Pierre.

Tout était donc près pour ce mémoire, mais rien ne s'est réellement passé comme je l'avais imaginé. Je me suis vite rendu compte, que les choses allées être plus difficiles qu'il n'y paraissait.

Ce que j'étais venu chercher, n'avait en réalité rien à voir avec ma question de départ.

Ce que vous allez lire ici, est une déconstruction. En ce sens que, j'ai voulu revenir en arrière pour chercher à comprendre ce qui s'était réellement passé ce lundi 2 juillet 2007 avec Hervé. Et puis, en parallèle de ma recherche, le texte de Claudel, *le pain dur*, qui accompagne ce raisonnement tout au long de ces pages. Ce mémoire, je voulais qu'il prenne la forme d'un voyage, j'avais envie de décrire les atmosphères, les voix, les émotions, les décors, la confusion de certain moment. Il n'y aura rien de rationnel en ce sens que ce travail ne cherche pas de réponse, ce n'est qu'une tentative de trouver la « bonne » question. Julian Beck¹, dans *la vie du théâtre* demande ceci : « Quelle est la différence entre les questions et les réponses ? » Les questions nous font partir et les réponses nous servent d'étape. Les questions déterminent le sens, le chemin que nous décidons de prendre, les réponses nous donne le sentiment d'arriver quelque part. Mais elles ne sont que des airs de repos, des instants de calme avant de reprendre le voyage.

¹ Julian Beck, *la vie du théâtre*, page 21

Il s'agit ici de raconter un voyage.

D'une rencontre avec l'Autre, le partenaire de jeu.

Le résultat d'une multitude d'émotion, de sentiment, de question, d'appréhension, d'attente.

Comment se préparer à un moment comme celui-ci ?

Il s'agit de raconter comment je me suis perdu, puis retrouver.

Il ne s'agit ici que de sensation.

Ce n'est ni un manifeste pour acteur en herbe.

Ni une méthode d'écoute du partenaire en 10 pages.

Ce mémoire raconte une journée que j'ai vécue.

Prendre un chemin, celui de raconter en toute subjectivité ce parcours.

Ce mémoire, ce chemin j'ai décidé de le refaire à l'envers.

Comprendre ce que j'étais réellement venu chercher.

Une tentative de mettre des mots.

Comme une colonne vertébrale, la scène que nous avons travaillé et exploré, Hervé et moi, Turelure et Louis.

Une histoire, un dialogue qui défile tout au long de ces pages sans aucune coupe, comme un témoignage, et dont la fin sera le point final de ce texte.

Le lundi 2 Juillet 2007, je suis parti, le sac au dos, à la rencontre d'Hervé Pierre, du *pain dur* de Paul Claudel, et de moi-même.

J'ai « parlé théâtre » avec un comédien que j'admire.

Il y a dans ce voyage, dans la rencontre avec l'Autre quelque chose de physique qui s'exprime d'une manière ou d'une autre... les jambes qui tremblent... les mains qui cherchent les mots, une façon d'être parfois étrange, irrationnelle.

Table des matières :

Un matin partir à la rencontre de M. Pierre...

La dernière lettre / Page 8

Si je reprends tout depuis le début...

Correspondance / Page 11

Ce que j'avais dans mon sac lorsque j'ai pris la route...

Le pain dur, de Paul Claudel / Page 15

L'écoute comme outil pour notre rencontre / Page 16

Mon souvenir d'Hervé / Page 17

Cet après-midi du 2 juillet...

La rencontre / Page 19

La lecture / Page 19

A la fin de la journée / Page 22

Plus tard, à l'écoute de la bande / Page 22

Le bout du chemin...

C'est la fin du voyage... Tout le monde descend / Page 26

Le pain dur de Paul Claudel.

Dans le rôle de Turelure : **Hervé Pierre**.

Dans le rôle de Louis : **Alexandre Doublet**

*Entre Turelure.*²

TURELURE

Monsieur mon fils, me voici à vous, toutes affaires réglées avec le Barkoceba.

Seigneur ! Que deviendrions-nous si je n'étais là pour prendre soin de votre héritage !

Il essaye vivement de prendre le sac que Lumir a laissé sur la table. Le capitaine le lui retire. Tous les deux se regardent en silence.

LOUIS

Mon père, pourquoi me faites-vous tort ? Mon père, pourquoi me faites-vous la guerre ?

C'est bien, vous avez le dessus et me voici prêt à composer.

TURELURE

Tu es mon fils unique et mes sentiments pour toi sont ceux du plus tendre intérêt.

LOUIS

Quittez ce ton.

TURELURE,

Grinçant des dents.

Et toi, tu voudrais m'ôter la vie si tu le pouvais !

LOUIS

Pourquoi faites-vous que je ne puisse aller nulle part sans que vous me barriez la route ?

TURELURE

Il ne fallait pas me réclamer cet argent de ta mère à ta majorité. Je ne pouvais te le laisser dissiper.

Et ce que tu jetais, il valait autant que je fusse là pour le ramasser.

LOUIS

Je n'ai pas jeté d'argent et ma vie est dure. Je ne suis pas un homme de plaisir.

TURELURE

Tu es un homme de chimère, donnant ce qu'il a pour ce qu'il n'a pas.

LOUIS

Je suis un homme de conquête. Qui m'y a forcé ? Je n'ai eu ni père ni mère. Tout ce que j'ai, il me fallait le tenir de moi-même.

² Paul Claudel, *Le Pain Dur*, Acte II, scène 3.

TURELURE³

Tu oublies la fortune que tu as reçue de moi.

LOUIS

Reprise de force, mon père, à grand appareil de papier timbré.

TURELURE

Ne t'étonne donc pas que j'essaie de la rattraper.

LOUIS

Vous n'y êtes de rien. C'est le bien de ma mère qu'elle avait reconstitué à grand labeur.

TURELURE

De rien ? Tu dis que je ne suis de rien dans Coûfontaine ?
Mort de ma vie ! J'en suis fait et je l'ai dans les os ! Qu'est-ce
auprès de moi que ces comtes toujours absents, coupés de tous les sangs
de France et d'Europe, ces produits de haras et de chenil ?
Ah, ça me faisait pitié que de voir cette bonne terre de France
fondre et frire comme du beurre sur le sable d'Afrique !
Je suis plus Coûfontaine que toi ?

LOUIS

Je ne suis ni Turelure ni Coûfontaine.

TURELURE

Tu es Turelure, le front et le nez sont les miens.
La bouche fine et dessinée est celle de ta mère. Quelque chose
d'assez simple.

LOUIS

C'est à cause de la bouche que vous me haïssez ?

TURELURE

Non, c'est à cause du nez et du front.

LOUIS

Un père se réjouirait d'être ainsi continué.

TURELURE

Qu'est-ce qu'il y a à continuer ? Il n'y a pas besoin de deux
Turelure. Et moi, à quoi est-ce que je sers, alors ?

LOUIS

Je ne suis pas Turelure.

TURELURE

Tu l'es. Tu te sers de la même figure que moi et ton âme fait les
mêmes plis.
Je te comprends à fond, et ne dis pas que tu ne me comprends
pas aussi ! Ça bouge ensemble.

³ Suite du *Pain Dur*. Acte II, scène 3.

Ou sinon je ne verrais pas ce regard dans tes yeux. (Bon, je ne te veux pas de mal.) C'est cela qui nous fait du mal à tous les deux.

Tu es le Turelure concurrent et successeur.

Il n'y a pas là de quoi se fondre d'amour et de bénignité !
Quoi ! Je me défends !⁴

Un matin, partir à la rencontre de M. Pierre...

La dernière lettre...

Dimanche 15 juillet 2007 / Ne touchons pas à notre pain dur

Cher Hervé,

Je t'écris ce mail pour te remercier encore de cette journée passée en ta présence, je ne sais pas encore quoi, mais je sens que les choses en moi ont bougé, ce que je ressens concerne mon désir de théâtre, ce que je fais de ce désir... Et si je vais au fond des choses, je me rends compte que cette rencontre avec toi m'a fait prendre conscience de ce chemin à parcourir pour le trouver.

Le théâtre demande énormément de force et de sensibilité, tenter de devenir ce *funambule*⁵ dont parle Genet... Et pour tout ça, il faut prendre le temps. Pour être très sincère avec toi, je ne sais toujours pas concrètement ce que je suis venu chercher à Paris, peut être aussi parce que je n'attendais vraiment rien de notre rencontre, en ce sens, que je me sentais ouvert à tout, du moins que je tendais vers ça... Crois moi ou pas, mais cette journée à Paris m'a offert beaucoup plus que je ne pouvais l'imaginer... C'est impalpable, mais c'est là, c'est une recherche, une recherche qui se justifie par la rédaction d'un mémoire, dans un cadre scolaire, mais pour moi c'est beaucoup plus... C'est un voyage. Ce que je sais aussi, c'est que la scène que nous avons travaillée était un prétexte, un moyen de rentrer en relation, trouver un langage commun, comme si j'avais perdu ce langage, prisonnier dans des règles et des devoirs de résultat, perdu, abandonner la joie de découvrir, de discuter, de questionner, d'être en éveil pour soi même et avec l'autre. Surtout, j'avais besoin de me confronter au vide, c'est-à-dire au rien, ne rien savoir de toi, ne rien connaître de Claudel, être dans l'incapacité de démontrer quoi que ce soit, ne rien pouvoir prouver.

Ce travail je ne pouvais pas le faire avec n'importe qui... et c'est sans doute ceci qui restera un mystère pour moi, je t'ai proposé cette expérience, tu as accepté et je suis convaincu que c'était juste, que c'était le bon chemin.

Je pense qu'à force de travail et de rencontres nous pourrions réussir à faire cette scène... Mais ce n'est pas ce qui m'intéresse aujourd'hui, ce n'est pas de réussir une scène ou un spectacle qui me pousse à faire du théâtre, ce que je cherche est ailleurs ; ce mémoire, notre rencontre s'apparente à un rite initiatique dans lequel je veux me défaire de tout objectif, je ne veux pas savoir d'avance quel sera le résultat, je veux que ma peur de demain, de l'Autre que je ne connais pas, se transforme et me permette de créer quelque chose à moi. Partir réellement de ce que je suis sur le moment, de la conscience de ne pas être seul !

Quand j'ai imaginé ce travail, le fait de venir à Paris, il était clair pour moi, que je ne viendrais qu'une seule fois et que peu m'importaient les fruits de notre après-midi, l'essentiel était le temps que nous passerions ensemble, la qualité de ce moment. Lorsque nous avons convenu de nous revoir, et que nous avons arrêté une date, j'étais très heureux. Mais un peu plus tard dans la soirée, je me suis dit que ce n'était pas la

⁴ Suite du *Pain Dur*. Acte II, scène 3.

⁵ Jean Genêt, *le funambule*.

peine, que j'avais assez de matière, que si j'avais sollicité un nouveau rendez vous avec toi, c'était par orgueil, que je ne voulais pas que tu penses que j'étais un mauvais acteur ou que tu avais perdu ton temps avec moi. Malgré tout, je suis rentré et je me suis mis à apprendre le texte, à lire tout ce que tu m'avais donné et plus encore, mais peu à peu, m'est revenue cette sensation que ce n'était pas le chemin que je voulais suivre, que ce n'était pas mon orgueil qu'il me fallait suivre, mais mon intuition. Même si, et je te l'avoue très sincèrement, j'aurais aimé sortir de notre lecture - conversation avec le sentiment de t'avoir bluffé.

Je me rends bien compte aujourd'hui qu'il me faudra plus de temps, de calme pour pouvoir toucher du bout du doigt ce texte, et ce n'est pas de la fausse modestie, ni du défaitisme, c'est une réalité à laquelle je crois fortement. Par conséquent, je ne pense pas qu'il soit nécessaire que je revienne le 18 juillet à Paris. Puisque, notre travail m'a permis de prendre conscience de ce chemin que nous devons faire vers l'Autre, un chemin parfois incompréhensible, baigné de confusion, d'observation et d'interrogation intime que l'Autre peut nous révéler sans aucune volonté, mais qu'il est possible d'entendre à travers les mots prononcés, les silences et les regards...

Tenter de se défaire de l'interprétation, de la traduction, de ce que pourrait penser l'Autre, juste apprendre à l'écouter.

C'est pour cela, que j'ai tenu à tout enregistrer, parce qu'il y a ce que j'ai voulu entendre, et il y a ce qui s'est vraiment dit. Il me semble que toute cette matière sonore est suffisante pour continuer la route, nous l'avons créée ensemble sans nous en rendre compte et c'est cela que je veux découvrir et mettre en évidence. Je pense que nous avons construit quelque chose ensemble cette après-midi du 2 juillet, et je me permets d'affirmer, peut être à tort, que ni toi ni moi ne savons exactement quoi.

De ce long mail que je t'écris en ce Dimanche 15 juillet, me reste l'envie de te dire encore une chose : Lorsque je vous ai vu, le soir, sur la scène, tous les quatre, jouer ensemble et dire ce texte de Claudel⁶, m'est venu cette envie d'être parmi vous, avec vous... Votre plaisir m'a ému et je garde de cette soirée un souvenir impérissable.

Bon chemin, M. Pierre, avec toute mon amitié et ma reconnaissance.

Alexandre

Mardi 17 juillet 2007 / ne touchons pas à notre pain dur... mais gardons le pour l'avenir !

Cher Alexandre

Ton mail est plein de force et l'enthousiasme que tu me signifies, me fait grandement plaisir. Saches que notre rencontre a été pour moi aussi un moment d'amitié et je ne sais si ce que j'ai pu te dire, te sera profitable mais transmettre un peu de mes questionnements et de mes découvertes sur ce métier est structurant et me permet de réfléchir sur ces trente années de travail. J'espère que ton année se termine avec bonheur et que tu vas présenter un mémoire qui racontera ta passion et je suis heureux de savoir que j'ai pu y contribuer.

Hervé

LOUIS⁷

J'ai mis exprès la mer entre vous et moi.

⁶ Paul Claudel, *Le Partage de Midi*, pièce que joue Hervé Pierre à la Comédie Française, dans la mise en scène d'Yves Beaunesne.

⁷ Suite du *Pain Dur*. Acte II, scène 3.

TURELURE⁸

En emportant mon bien.

LOUIS

Vous dites que vous l'avez repris.

TURELURE

Ma mort te le rendra. Je n'aime pas les gens intéressés à mon décès.

LOUIS

Ce n'est pas à votre mort que je suis intéressé. Je viens à vous dans un sentiment de tristesse et de curiosité pendant que vous vivez encore.

Pourquoi vous débattre ainsi comme si je vous tenais à la gorge ?

Je vous regarde, oui, ça m'intéresse, et je voudrais savoir de quoi je suis fait.

Mon père qui m'avez fait expliquez moi pourquoi.

Il y avait quelque chose en vous qui n'était pas fini et qui ne pouvais venir à la vie que dans un autre

Par le moyen de cette autre, ma mère.

Et il est bien vrai que je vous ressemble. C'est comme si je vous voyais pour la première fois. Oui, je vous vois en plein et je pourrais tout dessiner.

TURELURE

Pour moi je n'éprouvais aucun besoin de te voir.

LOUIS

N'est-ce pas ? Un enfant, c'est comme un autre soi-même que l'on peut regarder de ses deux yeux,

Soi-même et quelque chose d'autre et d'intrus,

La conscience hors de vous qui s'anime et qui agite les bras et les jambes,

Une conséquence vivante sur laquelle tu ne peux plus rien, papa !

TURELURE

Il fallait que je fisse de toi tout le but de mon existence ?

LOUIS

Quel a été le but de votre existence ?

TURELURE

Quel est le but d'un nageur, sinon de ne pas aller dessous ? Pas le temps de réfléchir à autre chose.

Il n'y avait pas de fond de bois pour nous ! Pas le temps de faire la planche et de se chauffer le ventre au soleil. Il y en a très bien qui ont bu un petit coup près de papa Turelure !

⁸ Suite du *Pain Dur*. Acte II, scène 3.

Ce n'est pas moi qui me suis mis à l'eau, c'est la mer qui m'a pris et qui ne m'a plus quitté.

Je voulais vivre.

Des vagues comme des montagnes ! Il faut monter avec elles. Attention qu'elles ne vous versent pas sur la tête comme une charretée de cailloux ! Chacun pour soi et tant pis pour les camarades.⁹

LOUIS

Vous voilà au sec.

TURELURE

Oui. J'attends ce que tu as à me dire.

LOUIS

Je sais que vous me tenez. Vous m'avez suivi de près avec une patience de chasseur.

Toutes les routes autour de moi sont bouchées. Vous avez bien réfléchi et vous n'en n'avez pas oublié une.

Vous le savez, je ne puis faire face à l'échéance du 30.

Faute de quoi je suis saisi et vendu par le compère Habenix.

TURELURE

Il te reste l'armée que tu as désertée,
Et qui est toujours ouverte aux hommes de notre sang. Tu peux toujours compter sur moi pour ton avancement,
Pour un avancement raisonnable.

LOUIS

Saisi, vendu.

Si je reprends tout depuis le début...

Mardi 30 novembre 2006 ...

M. Pierre,

Je m'appelle Alexandre Doublet et je suis étudiant à la Haute Ecole de Théâtre Suisse Romande. Si je vous écris aujourd'hui c'est pour vous demander de travailler avec moi, je m'explique... Pour la fin de mon cursus, l'école me demande de rédiger un Mémoire et d'en faire une présentation pratique. Ma recherche part de mon rapport au partenaire, de ce que nous nous apportons mutuellement et où se passe la rencontre avec l'autre ? J'imagine qu'il existe une multitude de réponse, mais cette question est centrale pour moi aujourd'hui. Je fais du théâtre parce que je cherche à communiquer...

J'ai choisi de travailler autour d'une scène tirée de la pièce *le pain dur* de Paul Claudel, une scène entre *Turelure* et *Louis* celle où *Louis* tue son père. Cette pièce, cette scène, je rêve de la travailler depuis longtemps... mais avec qui ? J'aimerais vous proposer de travailler avec moi sur ce projet.

Je suppose que vous n'avez pas beaucoup de temps mais il suffirait que nous prenions quelques heures ensemble et que nous trouvions un endroit calme pour travailler. Pour ma part, je viendrai avec de quoi enregistrer notre discussion et le résultat que nous aurons obtenu en quelques heures.

Si je vous le demande, c'est que je suis très admiratif de votre travail d'acteur, et puis que je rêve de travailler avec vous, que vous étiez un Vania que je ne suis pas prêt

⁹ Suite du *Pain Dur*. Acte II, scène 3.

d'oublier. Depuis cette « rencontre », vous sur le plateau et moi dans la salle, et pour ce travail de mémoire autour du partenaire, il m'est apparu évident de vous faire cette demande autour de ce texte de Claudel. Et puis vous êtes comédien et moi apprenti, et c'est aussi cela qui attise ma curiosité...

J'espère ne pas avoir été trop confus dans mes explications et je souhaite sincèrement que notre rencontre puisse être possible dans la limite de votre temps et dans le lieu de votre préférence. Merci d'avance d'avoir lu ce mail et dans l'attente de votre réponse je vous souhaite le meilleur.

« *La vraie communication entre les hommes ne se produit pas seulement par le contact physique ou les mots. Elle prend sa source à un niveau plus profond, et l'on pourrait la décrire comme une rencontre de deux âmes. Les mots ne servent qu'à déclencher ce processus plus profond. Pour parvenir à faire surgir ce lien invisible entre les hommes, le théâtre se révèle précieux, tout comme la communication.* » Y. Oïda¹⁰

Alexandre Doublet.

Mardi 5 décembre 2006

Cher Alexandre

Votre mail est long, certes, mais pas confus et bien passionnant ! Je viens de vous laisser un message sur votre portable mais je tenais à répondre à ce mail et vous remercier de l'admiration dont vous faites preuve à mon égard, j'en suis très touché !

Je vous disais mes difficultés de planning jusqu'au 31 mars. Si ce mémoire doit être rendu pour Mai ou Juin notre rencontre peut tout à fait s'envisager, avant le temps me semble trop court pour que nous puissions échanger et travailler suffisamment.

J'attends de vos nouvelles et je vous transmets toute mon amitié. A bientôt

Hervé PIERRE

Vendredi 6 Avril 2007

M. Pierre,

Comment allez vous ? Comment se passe *le Partage de midi*¹¹?

Je vous écrit comme prévu, pour vous tenir au courant de l'avancée de notre projet.

Je souhaiterais venir avec un micro et un matériel d'enregistrement radiophonique qui sera le seul témoin de notre rencontre. A partir de notre matière sonore, j'effectuerai un montage. Le résultat sera présenté au jury, une trace de notre travail... Si j'ai choisi ce support, c'est qu'il me semble simple et que nous pourrions très vite l'oublier. De plus, j'aime la sensation de ne pas tout restituer de notre rencontre, de cultiver un secret, de laisser les auditeurs imaginer où nous sommes, ce que nous faisons et de leurs donner le sentiment qu'ils entrent dans une intimité. Etes-vous d'accord pour que je nous enregistre ?

Ma recherche : est mon envie de dire le pain dur avec vous, que nous construisions ensemble ce dialogue, que nous ayons un intérêt commun pour ces personnages et ce texte. Ma question : *D'acteur à acteur : Ondes et rencontres, qu'écoutons nous de l'autre ? « Devenir à deux la matière sensible du texte »* (C. Régy).¹²

Respectueusement, Alexandre Doublet.

¹⁰ Yoshi Oïda. *L'acteur flottant*, page 70.

¹¹ Paul Claudel, *Le Partage de Midi*, pièce que joue Hervé Pierre à la Comédie Française, dans la mise en scène d'Yves Beaunesne.

¹² Claude Régy. *Au-delà des larmes*, page 18.

Mercredi 11 avril 2007 / Claudel !

Cher Alexandre,

Comme nous nous l'étions dit : Envisager cette collaboration est tout à fait possible !

Il suffit pour cela que nous nous mettions d'accord sur le jour de votre venue à Paris et nous trouverons un endroit pour notre lecture - conversation : nous pourrions même nous voir chez moi à Aulnay-Sous-Bois au calme, si cela vous convient, autrement à la Comédie Française nous trouverons : au pire dans ma loge !!

En attendant de vos nouvelles

Amitiés

Hervé PIERRE

Samedi 12 Mai 2007 / mangeons notre pain dur...

Je vous propose que l'on se retrouve le lundi 2 juillet, j'accepte votre proposition de venir à Paris et dans votre loge à la Comédie Française ! Ce sera même plus simple pour le son.

Dîtes moi si cette date vous convient...

Amicalement, Alexandre Doublet.

Mardi 24 Mai 2007 / mangeons notre pain dur...

Cher Alexandre

Ce lundi 2 juillet nous jouons *Partage de midi* le soir donc nous pourrions nous retrouver dans l'après midi, ou déjeuner au Français, et nous installer dans la loge. Tenons nous au courant !

Amitiés

Hervé

Mercredi 30 Mai 2007 / ruminons notre pain dur

C'est parti pour le 2 juillet, je me réjouis.

Convenons, si vous êtes d'accord de ne pas apprendre le texte.

Alexandre Doublet

Mardi 28 juin 2007 / notre pain dur

Bonjour M. Pierre,

Comme convenu je serai au rendez vous lundi 2 juillet pour notre après-midi de travail, et puis le soir, je compte venir vous voir, ainsi que vos partenaires de jeu, dans *le partage de midi*, dans la limite des places disponibles bien sûr.

Pourriez vous, s'il vous plaît me préciser l'heure et le lieu du rendez-vous, je vous y rejoindrai.

Avec toute mon amitié, Alexandre Doublet.

Mardi 28 Juin 2007 / notre pain dur

Cher Alexandre

Nous pourrions nous donner rendez-vous à 14h au café LE NEMOURS, qui est juste à côté de la Comédie Française et nous irons dans ma loge.

Pour le spectacle, j'ai malheureusement oublié de vous mettre une place et tout est complet jusqu'à la fin, mais peut être en liste d'attente, vous réussirez à rentrer. Je suis désolé de cet oubli et j'espère que vous ne m'en tiendrez pas rigueur !

A lundi.

Dimanche 1^{er} juillet 2007 / Ce que j'écris la veille de la rencontre...

Je pars à la rencontre d'Hervé Pierre, de Paul Claudel, ce qui me fait le plus peur ce n'est pas l'Autre, mais moi face à l'Autre. Serai-je à la hauteur, à l'écoute ?

Bashung, *l'imprudence*, dans les oreilles... C'est un voyage, un voyage que je fais seul, qui n'a d'autre intérêt que de rencontrer quelqu'un d'Autre. Tenter de jouer ensemble une partition que j'aime et que je n'ai jamais pu jouer faute de partenaire, faute de « père »...

Qu'écouteront-ils de nous ? De moi ? Fermer les yeux et prendre le temps d'écouter, juste prendre le temps d'écouter cette journée de demain.

C'est un voyage ...

TURELURE¹³

Il te reste les espérances.

LOUIS

C'est vrai, il me reste l'espérance.

TURELURE, *chantonnant.*

Quand papa lapin mourra

J'aurai sa belle culotte !

Quand papa lapin mourra,

J'aurai sa culotte de draps !

LOUIS

Je vous cède une terre toute molle et nettoyée, une belle terre sans aucun venin, pure comme une pucelle, vous n'y trouveriez pas une racine, pas une pierre aussi grosse que le poing.

C'est moi qui ai fait cela et j'ai manqué d'y crever.

TURELURE

Je vais te dire un secret, mon garçon. Je me fous de ta terre et de ton travail.

Tu n'es qu'un paysan et tu ne vois pas autre chose que la terre du fruit.

Mais pour moi c'est autre chose qui me paraît bien doux et sucré !

LOUIS

Le « chapeau de gendarme », n'est-ce pas ? Mes sept arpents au bord de la mer près du Camp-des-Zouaves ?

TURELURE

Tu l'as dit, mon petit enfant ! C'est tout chocolat !

Ah, quels beaux Magasins-Général nous allons y construire et matière à warrants !

LOUIS

Et vous ne ferez rien de ma terre de la Mitidja ?

¹³ Suite du *Pain Dur*. Acte II, scène 3.

TURELURE¹⁴

Rien du tout, mon capitaine ! Pourquoi se donner tant de mal quand il n'y a qu'à attendre, les bras croisés ?
Si le pays se développe, nous profiterons du travail des autres.

LOUIS

Ecoutez, mon père, je ne vous demande rien ; laissez-moi seulement comme régisseur sur ma terre,
Sur votre terre, veux-je dire.

TURELURE

Non, le plus sûr est d'arrêter les frais et risques,
Et de laisser faire aux gens de cœur.

LOUIS

C'est votre idée ?

TURELURE

Oui, mon fils, c'est mon idée.

LOUIS

Et est-ce qu'il ne vous a jamais frappé, Monsieur le Comte,
Qu'il peut être dangereux de réduire un homme au désespoir ?

Ce que j'avais dans mon sac lorsque j'ai pris la route...

- Le Pain Dur, de Paul Claudel.

Drame en trois actes... Sichel, maîtresse de Turelure, aime Louis ; Louis, fils de Turelure, aime Lumir ; Turelure, père de Louis, général français à la retraite reconverti dans les affaires, aime l'argent et Lumir ; Lumir, elle, aime son pays, la Pologne...

Juste avant la scène... Lumir a décidé d'épouser Louis qui l'aime, elle vient le dire à Sichel, la maîtresse de Turelure, qui, secrètement, aime Louis. Lumir est prête à tout pour récupérer les « dix milles francs sacrés »¹⁵ que Turelure doit à sa famille et Sichel ferait n'importe quoi pour sauver Louis des griffes de son père. Les deux femmes élaborent un plan pour assassiner le vieux général. Lumir part convaincre Louis qu'il faut qu'il tue son père, sinon, elle l'épousera, Turelure, pour récupérer son argent. Louis accepte... Lumir met dans un sac deux pistolets chargés par ses soins, puis elle sort attendre dehors. De son côté, Sichel se charge de faire diversion.

Ce soir-là, à la lumière des flambeaux, Louis « exécutera » son père...

J'ai découvert Claudel, *Le Pain Dur*, *Le Soulier de Satin*, *L'Otage* et *Le Père Humilié*¹⁶... Lorsque je suis arrivé à Paris. Nous préparions les concours d'entrée aux grandes écoles nationales et beaucoup de mes camarades travaillaient Claudel et surtout *le Pain Dur*. Moi, j'écoutais cette langue et je me disais que c'était du Chinois, puis je me suis mis à lire, à relire et peu à peu, ce langage m'est apparu... complexe, méthodique et surtout, ce qui me fascine le plus chez Claudel, c'est la force qu'il met dans son écriture, une dévotion absolue et un rapport à Dieu qui me paraît ; moi, qui n'est jamais bien cru à ce monsieur là haut, incroyable et puissant.

¹⁴ Suite du *Pain Dur*. Acte II, scène 3.

¹⁵ Paul Claudel, *Le pain dur*, réplique de Lumir, Acte II, scène 2.

¹⁶ Quelques unes des pièces écrites par Paul Claudel et que j'ai lues.

C'est difficile d'expliquer pourquoi on aime une pièce, une histoire, une écriture... Mais, ce que je sais c'est que dans *Le Pain dur*, il y a un mélange de polar et de poésie, les enjeux : « argent, amour et trahison ». C'est un « thriller-poétique », qui laisse percevoir un gouffre derrière chacun de ces personnages.

L'écriture de Claudel... un poème qui nous oblige tous, acteurs et spectateurs à tendre l'oreille. Une écriture qui se ressent, musicale, qui accroche l'ouïe. Quelque chose de physique, qui entraîne vers l'inconnu, celui de la respiration, crée par des vers « libres », c'est-à-dire émancipés de toutes les règles de la versification traditionnelle. Chercher la dilatation des poumons de l'acteur, tenter de pouvoir aller au bout du vers sans respirer à l'intérieur !

Ensuite vient le jeu, le je...

*« Il faut que chaque individu deviennent conscient de cette humanité totale qui le baigne comme une onde, qui le pénètre comme un air respirable et intelligible, et où chacun de ses mouvements propage comme à l'infini ses répercussions, comme les mouvements des autres se propagent en nous en retour »*¹⁷

- L'écoute comme outil pour notre rencontre.

Qu'est-ce que je connais de l'écoute ? Comment définir cette écoute ?

Article écrit par Jean-Marc Randin psychologue, psychothérapeute et formateur. *Qu'est-ce que l'écoute ? Des exigences d'une si puissante « petite chose ».*

*« Ecouter, par définition, implique un bruit, une source sonore, que nous avons une tendance naturelle à essayer d'identifier : nous aimons savoir ce qu'est ce bruit que nous écoutons. Ecouter l'autre, dès lors qu'il y a relation humaine, ne procède pas uniquement d'entendre avec notre sens auditif les mots prononcés, mais d'identifier – de « comprendre » disons-nous – ce qui est dit : C'est là que les difficultés commencent, là où il y a quelqu'un qui a dit des mots, et qui de ce fait en détermine le sens. L'écoute implique d'entrer en contact avec ce monde à part entière en même temps que, pour nous même, cet autre univers qu'est tout être humain. »*¹⁸. Deux acteurs qui cherchent à jouer ensemble, à se rencontrer, à se parler et s'écouter tout comme leurs personnages le font, sont-ils capable d'utiliser l'écoute comme outil ? D'après Jean Marc Randin, l'écoute relève d'une capacité humaine bien plus que technique, c'est une recherche, une capacité à laisser l'Autre entrer en vous pleinement, comme un « *nouveau monde* »¹⁹. Or notre premier réflexe, confronté à cette immense inconnue qu'est l'Autre, consiste à nous raccrocher à ce que l'on possède, soient nos connaissances et références propres. Et chaque fois que nous pratiquons de la sorte nous nous éloignons de ce dont nous pensions nous occuper : « *l'Autre et sa réalité unique.* »²⁰. Et Yoshi Oida ajoute « *Il suffit d'accepter sa responsabilité en tant que membre de la société humaine. L'essentiel est de savoir communiquer avec autrui, à un niveau plus profond. Comment parvenir à cette fameuse communication ? Comment parvenir à se libérer soi-même de ses entraves ?* »²¹. La question qui se pose ici est pour moi, le cœur du problème ou de l'exploration. Faire le vide en nous-même pour être en totale capacité d'écouter l'Autre, se défaire de nos réflexes d'éducation, de culture...

Il me vient alors les mots de Céline dans *Voyage au bout de la nuit* : « *La jeunesse ?... Leur tâche à eux, la seule, c'est de se vider de leur obéissance, de la vomir.*

¹⁷ Jean-Louis Chrétien, *la joie spacieuse*, tiré du chapitre *la respiration cosmique de Paul Claudel*, cite cette phrase écrite par Paul Claudel sur l'image de Dieu, page 211.

¹⁸ Jean-Marc Randin, *Qu'est-ce que l'écoute ? Des exigences d'une si puissante « petite chose »*, page 32.

¹⁹ Jean-Marc Randin, *Qu'est-ce que l'écoute ? Des exigences d'une si puissante « petite chose »*, page 32.

²⁰ Jean-Marc Randin, *Qu'est-ce que l'écoute ? Des exigences d'une si puissante « petite chose »*, page 32.

²¹ Yoshi Oida. *L'acteur flottant*, page 45.

S'ils y sont parvenus avant de crever tout à fait alors ils peuvent se vanter de n'avoir pas vécu pour rien. »²². Je pense que l'écoute est une capacité que chacun d'entre nous possède, tout le problème résulte donc dans ce qui nous empêche de la pratiquer pleinement. Dans ce cas, les « entraves » à l'écoute et à la communication pures entre deux personnes, ne peuvent pas se résoudre au moyen d'une méthode universelle. Il n'existe pas de recette d'écoute. Il ne peut s'agir ici que d'une démarche intime et individuelle.

Mon interprétation parfois trop hâtive des situations et de la matière textuelle, les réflexes qui font partie de ce que je suis, et qui ne me donnent pas la possibilité d'être avec le texte, ni d'être avec l'Autre, simplement... tout ce qui m'empêche d'envisager d'autres possibilités, d'ouvrir d'autres portes... tout ceci me fige dans une interprétation parfois trop générale dans laquelle je sens que je m'enferme et dont il m'est difficile de me défaire. Dans cet « enfermement », se présente à moi, une porte de sortie possible, l'Autre et sa réalité. Il faudrait donc, si je continue le raisonnement de Jean-Marc Randin, considérer l'écoute comme une observation des choses telles qu'elles sont. Une observation qui mène à une découverte un peu plus grande de la réalité, ou plus précisément d'une réalité, ou mieux encore d'un fragment d'une réalité, d'un monde, celui d'un être humain unique. Plus nous acceptons notre ignorance de ce monde, plus nous aurons de chance d'en découvrir un peu plus, « *puisque'il n'est pire observateur que celui qui croit déjà connaître.* »²³. Je peux préparer une répétition, une lecture, en connaître le sens général, savoir d'avance de quoi elles seront faites... Je ne peux pas, en revanche, préparer un moment d'écoute. La seule chose que je puisse faire est de m'y préparer, moi. « *Avant d'ouvrir à l'autre, il convient de s'être occupé de son chez soi. Avant d'être disponible à l'écoute, il peut y avoir des craintes, des peurs, des tensions, de trop forts désirs d'y arriver, etc... Qu'il est nécessaire tout d'abord d'identifier, puis il faut trouver un moyen de se libérer, du moins suffisamment pour qu'ils ne viennent pas encombrer au point d'occuper quasiment tout le terrain, au détriment de la disponibilité intérieure.* »²⁴

- Mon souvenir d'Hervé Pierre.

Une voix...

Je ne peux pas la décrire... ça raisonne, ça gronde et c'est en dessous. Elle n'est pas forte, n'y faible... On l'écoute et c'est tout.

La première fois que je l'ai vu c'était au Théâtre de la Colline en 2004, dans *Oncle Vanja* d'Anton Tchekhov, mis en scène par Yves Beaunesne. Puis au théâtre de la Criée à Marseille en 2005, dans *le Square* de Marguerite Duras, mis en scène par Didier Bezace. Enfin je l'ai revu dans *Oncle Vanja* à Neuchâtel dans la même année, je peux même avouer aujourd'hui que je n'y suis retourné que pour le revoir jouer et l'entendre dire « *J'aurai voulu être Dostoïevski !* »²⁵.

A chaque fois que je le vois jouer et que je l'entends, il y a quelque chose en moi qui se soulève, une envie folle de monter sur le plateau et de lui répondre. Je ne sais pas pourquoi, c'est physique ! Ce n'est pas un sentiment rationnel, peut être est-ce du fanatisme ? Mais je ne le pense pas, c'est autre chose, une admiration. Comme si le voir jouer me nourrissait, nourrissait l'acteur que je pourrais être.

²² Louis-Ferdinand Céline, *Voyage au bout de la nuit*, page 195.

²³ Jean-Marc Randin, Qu'est-ce que l'écoute ? Des exigences d'une si puissante « petite chose », page 34.

²⁴ Jean-Marc Randin, Qu'est-ce que l'écoute ? Des exigences d'une si puissante « petite chose », page 32.

²⁵ Anton Tchekhov, *Oncle Vanja*, Acte III.

Quand je le regarde, tout me paraît simple, évident, je comprends tout ce qu'il dit, je comprends le langage de son corps, de ses mains, je comprends la langue qu'il parle. Quand je le vois, je me sens intelligent, libre de rire ou de pleurer je vois quelqu'un qui « est ».

C'est étrange ce que l'on peut ressentir dans ces moments-là, c'est un peu comme de la magie, on sait qu'il y a un « truc » mais on ne sait pas quoi...

Enfin si... sans doute beaucoup de travail !

Il y a dans l'interprétation d'Hervé Pierre quelque chose de simple, de concret, d'évident, de familier. Il utilise la langue pour ce qu'elle est, un chemin à suivre dont personne ne connaît l'issue.

Je me suis souvent demandé en préparant cette rencontre : Pourquoi lui ? Pourquoi Hervé et personne d'autre ? C'est étrange d'essayer de répondre à cette question... Mais, ne vient que ceci : L'admiration, ce sentiment que je lui porte, ce qui m'a sans doute conduit à lui proposer ce travail... la réalisation d'un rêve : jouer avec Hervé Pierre. Parfois, il vaut mieux ne pas trop chercher.

TURELURE²⁶

Je n'ai peur que des optimistes.
Il n'y a rien de moins dangereux qu'un homme désespéré ;
Quand on est hors de sa portée.

LOUIS, *mettant la main sur le sac.*
Vous n'êtes pas hors de ma portée.

TURELURE

Louis, tu es trop de mon sang pour sauter dans la marre à Gribouille.

LOUIS

Ne vous y fiez pas trop, je vous le conseille. Oui, regardez-moi, Monsieur, vous m'avez bien regardé ?
Et ne quittez pas cette table, je vous le défends ! Ne bougez bras ni jambes, je vous dis ! Fixe !
Ah ! Ah ! Je vois une grosse bosse sous votre redingote. C'est l'argent que vous a donné Habenix ?

TURELURE

Ne fais pas de bêtise.

LOUIS

Et vous ne faites pas le dévorant avec moi, je vous le conseille, Monsieur mon père !
Vous voulez voir ce qu'il y a dans ce sac ?

Il ouvre le sac et en tire les deux pistolets qu'il arme et place soigneusement devant lui.

TURELURE

Gamin, ce que tu fais là est de bien mauvais goût.
Si tu tires, on viendra.

²⁶ Suite du *Pain Dur*. Acte II, scène 3.

LOUIS²⁷

Tout le monde est dans l'autre aile de la maison,
Par les soins de Sichel.

TURELURE

Par les soins de Sichel ! Je comprends. Quoi donc, c'est
sérieux ?

LOUIS

Je n'ai pas le choix des moyens, je marche, je ne suis pas libre !
Mon père, je vous en supplie, comprenez qu'il n'y a aucun
moyen de reculer.

Je ne suis pas libre ! Il me faut cet argent ! Je dois !

Je dois cet argent, et il faut à tout prix que je le restitue, ou je
perds l'honneur, je suis entièrement perdu !

Je vous dis que je dois avoir cet argent. – Ne bougez pas ! –
Mon père,

Vous m'avez pris tout ce que j'avais.

TURELURE

Tu n'avais rien du tout.

LOUIS

Gardez-le.

TURELURE

Mille grâce.

LOUIS

Mais donnez-moi ces dix mille francs.

TURELURE

Non. C'est non. Moi non plus je ne peux pas, je ne peux pas te
les donner.

LOUIS

Ces dix milles francs qui ne sont pas à moi, ni à vous et qui ne
ont pas à celle-là même qui me les a prêtés.

TURELURE

Eh bien, elle a pris ses risques.

LOUIS

Je vous assure qu'il me faut ces dix milles francs et que je les
aurai. – Ne remuez pas ainsi, je vous en prie, cela me fait mal au cœur.

²⁷ Suite du *Pain Dur*. Acte II, scène 3.

Cet après midi du 2 juillet...

- La rencontre

Rendez-vous à 14 heures, le Nemours, brasserie à côté de la Comédie Française, sur la terrasse, place Colette, conversation entre deux personnes... « Subvention, politique culturelle...etc...etc... », On parle théâtre quoi !

Arrivée à 13 heures, une heure d'avance, peur d'être en retard.

Je cherche Hervé Pierre, un peu partout dans la Foule, peur de ne pas le reconnaître, des barbus, il y en a partout, et s'il s'est rasé, la tâche sera plus difficile.

Arrivée d'Hervé, « *Quand on serre la main de quelqu'un, c'est une action simple ; il est possible qu'il n'y ait derrière le geste aucune histoire, aucune raison psychologique, aucune émotion. Mais un échange authentique et fondamental entre deux personnes a eu lieu. Il est difficile de trouver les mots adéquats pour décrire exactement ce qui s'est échangé là. On pourrait peut être appeler cela une « sensation physique » ou une « énergie humaine fondamentale ». Peu importe comment nous l'appelons, c'est dans ce processus d'échange que les acteurs doivent s'engager afin de créer une émotion théâtrale.* »²⁸. Une demi-heure de retard, rendez-vous prolongé avec Muriel Mayette, l'administratrice de la Comédie Française, il s'excuse, il s'assoit et nous voilà tous les deux assis pour commencer. Un café, puis deux, nous parlons de tout et de rien. Nous parlons de ses projets, de la Comédie Française, je le remercie une fois de plus d'avoir accepté ma proposition. Très vite j'ai eu la sensation de reconnaître un vieil ami que je n'avais pas vu depuis longtemps, mais, comme dans un rêve, ou un cauchemar, cet ami ne me reconnaissait pas. « C'est compréhensible » me suis-je dis, moi je l'ai vu trois fois au théâtre et lui ne m'a croisé qu'une seule fois, dans le foyer de la Criée à Marseille, et nous étions quelques uns autour de lui, alors comment peut-il se souvenir de moi ? Et puis nous nous levons et partons pour sa loge à l'intérieur de la Comédie.

- La lecture

La loge, il la partage avec un autre comédien, qui ; me dit-il ; va partir de la Comédie Française. C'est une petite pièce, dans laquelle s'entassent des souvenirs de spectacle, des affiches, des livres. Ni trop grande, ni trop petite, il y a de quoi se retourner, se reposer, être au calme. Moquette rouge, rouge de théâtre, cheminée... comme si le temps s'était arrêté ici. C'est un abri pour l'imagination, un endroit calme avant de se jeter dans la fosse aux serpents. On sent la concentration, rien ne bouge, comme dans une salle de restaurant avant que les premiers clients n'arrivent, avant le « coup de feu ». Cela ne m'a paru ni fascinant, ni impressionnant, c'était comme ça et c'était tout.

Dans la loge, des miroirs de chaque côté, presque face à face, l'un pour se maquiller, l'autre pour s'habiller, ai-je pensé. Nous nous sommes installés, sur une tablette, celle où le maquillage, les brosses à cheveux sont posées, côte à côte, avec un seul texte pour deux, nous ne pouvions nous échapper l'un l'autre. Je me sentais intimidé et je voulais retarder le moment où nous allions commencer. La peur sans doute...

Nous y sommes. C'est difficile pour moi de parler, d'écrire sur ce moment que nous avons passé ensemble Hervé Pierre et moi, ce 2 juillet, autour de ce texte, autour du *Pain Dur*. J'étais plus impressionné que je ne l'avais imaginé. Ce que j'avais prémédité arriva, nous lisions cette longue scène et je tentais de mettre en application,

²⁸ Yoshi Oida, *L'acteur flottant*, page 26.

toutes mes méthodes d'écoute, mais lorsque je pris la parole, je me suis surpris à tenter de convaincre Hervé Pierre que j'étais un bon acteur, mon attention était rivée sur ces réactions. Et lorsqu'il prenait la parole, je l'écoutais comme si j'étais au théâtre, c'est-à-dire comme un spectateur, comme quelqu'un qui ne prend pas part à l'action, qui regarde et qui écoute les choses se passer devant lui, mais qui n'y participe pas, qui ne les entend pas réellement. Peu à peu, je me rendis compte du mécanisme dans lequel je m'enfermais et je mis toute ma volonté à m'en libérer, sans y parvenir... et la difficulté du texte ne m'y aidait pas. Comment tenter de maîtriser, l'immaîtrisable ?

« *Idéalement, il faudrait n'avoir aucune idée préconçue concernant les rapports avec les autres acteurs, ou ce que l'on désire exprimer, ou la manière dont la pièce doit être montée. Si tous les acteurs travaillent avec cette rigidité mentale, aucune vie ne peut apparaître sur scène* » Y. Oida²⁹

J'avais la sensation qu'Hervé tentait de m'aider, et c'était pire encore, peu à peu, je perdais tout ce qui me restait de fierté, j'avais l'impression que rien ne marchait comme je l'avais prévu.

« *Tout être capable de faire de lui-même un vide où les autres peuvent librement pénétrer peut devenir le maître de toutes les situations. Le tout dominera toujours la partie.* » Y. Oida³⁰

Une première lecture est toujours difficile, lorsque les acteurs ne se connaissent pas, chacun y va de sa méthode Couet, mais lorsque la deuxième arrive, puis la troisième et ainsi de suite, on prend peu à peu conscience que les choses sont plus difficile que le simple fait d'être bon ou pas. Que le texte, surtout celui-ci, suscite un tas de rudiments, de règles et qu'il faut avoir l'humilité de déchiffrer, de comprendre dans quel ordre il faut agir, trouver son autonomie, son fonctionnement interne, son propre rapport au texte, ce qu'il dit réellement au delà de ce qu'on pense avoir compris.

Hervé m'a beaucoup appris sur l'écriture de Claudel, de ces vers libres, de la respiration, de la technicité à travailler patiemment, avant que les idées ne viennent. Je l'ai écouté déchiffrer le texte et j'ai commencé à comprendre, à conscientiser cette musicalité si particulière, propre à Claudel. Peu à peu, nous avons tenté de donner corps et voix à ces mots, nous nous rendions compte qu'il s'agissait dans un premier temps de définir une rythmique commune, elle nous apparaissait rapide : « du tac au tac », puis par instants, tout s'arrêtait. Alors ils nous semblaient que le vide s'installait puisque nous n'avions plus d'air. Dit comme ça, je pourrais laisser croire que nous avons trouvé la solution, certainement pas. Mais ce que j'ai ressenti, c'est que nous avons travaillé ensemble Hervé et moi pour tendre vers un possible chemin, vers une possible interprétation. Et que peu importe le résultat de cet après-midi là, l'essentiel fut atteint, nous avons cherché ensemble quelque chose...

« *Streben, mot faustien, intraduisible, cela veut dire « tendre vers », « s'épuiser pour arriver à... » Streben indique un mouvement vers ce qui n'est pas là.* » G. Banu³¹

- A la fin de la journée

Trouver notre rapport intime au texte avant de le confronter à l'Autre, au partenaire : ce travail, il nous faut, comédien, le faire seul. Le travail d'écoute, se construit patiemment. Me revient une anecdote que l'on m'a racontée à propos de Stanislas Nordey, il posa la question suivante à l'un de ses élèves, travaillant sur *Parler village* de Peter Handke : « *A qui parles tu ?* », l'élève répondit « *à mon partenaire.* » et Nordey rectifia « *le partenaire vient après, d'abord il y a toi et ton rapport aux mots, le*

²⁹ Yoshi Oïda, *L'acteur flottant*, page 45.

³⁰ Yoshi Oïda, *L'acteur flottant*, page 52.

³¹ G. Banu, *Les cités du théâtre d'art*, page 315.

partenaire vient après, tu peux même jouer si tu veux en regardant tes pieds, après seulement, viendra le partenaire ». ³² Lorsqu'on m'a raconté cette histoire, j'ai eu le sentiment de comprendre ce que voulait dire Nordey : je ne peux pas en temps qu'acteur être pleinement en lien avec mon partenaire si je ne suis pas d'abord en lien avec moi-même, entièrement.

Et Jean-Marc Randin ajoute ceci : « *L'écoute est réceptive et non émissive. De même qu'il faut faire silence dans le monde physique si l'on veut entendre clairement les bruits environnants, de même il faut faire silence dans sa pensée si l'on veut écouter l'autre de manière à l'entendre. Mais ce silence ne se fait pas lorsque nous cherchons à interpréter ou à expliquer, car dans ce cas nous sommes dans une attitude essentiellement émissive ; nous faisons trop de « bruit » nous-même pour pouvoir entendre les bruits extérieurs.* » ³³. Lorsque tout ceci est libre d'agir et ne répond plus qu'à une seule règle, celle d'être entièrement avec soi-même avant d'avoir la volonté d'être avec l'Autre, un processus peut alors se déclencher qui permet au texte de jaillir et de s'exprimer grâce aux acteurs. Outre le fait de s'écouter, nous pouvons voir, et regarder l'Autre dans son entièreté...

« *Les personnages devraient plonger leur regard au fond de l'âme des autres personnages et s'efforcer de les comprendre. Il ne s'agit plus ici de la nécessité pour les acteurs d'être ouvert l'un à l'autre. Il s'agit de la vie même des personnages.* » Y.Oida ³⁴

- Plus tard, à l'écoute de la bande...

« *Beaucoup de professionnels sont convaincus qu'ils pratiquent une écoute qui inclue la personne, et qu'ils arrivent à des interprétations et observations définissant cette personne. Or lorsque ces mêmes professionnels prennent la peine, par le biais d'entretiens enregistrés dans un cadre de formation continue ou de supervision, de vérifier le bien-fondé de cette idée, ils se retrouvent très souvent à constater qu'ils n'ont pas su rester à l'écoute mais se sont fait une idée de l'Autre, idée qui a orienté toute leur intervention pendant l'interaction, et qui ne correspond pas à la réalité de l'Autre. ... En réécoutant l'enregistrement, parfois même deux ou trois fois, ce constat devient souvent d'une telle évidence qu'il en a quelque chose d'insupportable.* » Jean-Marc Randin ³⁵.

C'est exactement ce qui m'est arrivé à l'écoute de ce que nous avons enregistré cet après-midi là. Ce que j'entendais, de ce que je disais, ce que j'écoutais me devenait insupportable. Je me suis rendu compte, de chaque moment où je n'écoutais pas Hervé et ce qu'il me proposait, mais aussi des instants où cela fonctionnait, le texte se disait simplement et surtout sur le moment, là où je parvenais à abandonner mon stress, ma volonté...

Ce qui est le plus rageant, c'est de ne pas encore être capable de conscientiser cela, de le mettre en pratique, de parvenir à une réelle disponibilité.

Mais, au côté d'Hervé, j'ai compris peu à peu, que cette disponibilité, ce silence intérieur, cette écoute de soi... tout ce que j'ai lu et essayé de comprendre pendant cette rencontre, ne pourra pas s'acquérir si facilement. C'est une vigilance de tous les instants, cela ne se trouve pas par le biais d'une méthode, il convient de se préparer à

³² Propos recueilli par un élève de l'école du TNB à Rennes ayant assisté aux cours de Stanislas Nordey, pédagogue et directeur de l'école.

³³ Jean-Marc Randin, *Qu'est-ce que l'écoute ? Des exigences d'une si puissante « petite chose »*, page 37.

³⁴ Yoshi Oida, *L'acteur flottant*, page 92.

³⁵ Jean-Marc Randin, *Qu'est-ce que l'écoute ? Des exigences d'une si puissante « petite chose »*, page

cette rencontre en abandonnant toutes formes d'attentes que nous pourrions avoir, se mettre au calme et laisser venir...

TURELURE³⁶

Et qu'est-ce qui arrivera, pauvre benêt, si tu lui rends ces dix milles francs ?

LOUIS

Cela m'est égal.

TURELURE

Crois-tu qu'elle t'épousera, ruiné comme tu l'es ?

LOUIS

Je n'en sais rien.

TURELURE

Jamais, je te dis ! Jamais ! Elle me l'a dit.

LOUIS

Raison de plus pour que vous me donniez cet argent.

TURELURE

Elle fout le camp avec et c'est fini.

LOUIS

Qu'est-ce que cela peut vous faire ?

TURELURE

Ne vois-tu pas que si tu lui rends cet argent,
Nous perdons toute prise sur elle ? Ce n'est pas plus ton intérêt
que le mien. Qu'est-ce que cela peut me faire, bougre d'égoïste ?
Si j'étais son mari, je ne lui donnerais jamais d'argent que sur
vu des notes.

LOUIS

Son mari ?

TURELURE

Eh ! Tu te crois toujours tout seul au milieu de tes jujubiers,
espèce de sauvage !

LOUIS

Ainsi, c'est sérieux et je le tiens de votre bouche même ;
Vous m'avez pris mon bien et maintenant tu veux me chauffer
ma femme !

TURELURE

C'est toi qui la laisses aller.

LOUIS

Vous lui avez demandé, n'est-ce pas

³⁶ Suite du *Pain Dur*. Acte II, scène 3.

TURELURE³⁷

Bon, j'ai été repoussé avec perte.

LOUIS

Laissez-la donc tranquille ?

TURELURE

Laissez une chose qu'il me faut ? Je ne puis quand je le voudrais. (*Geste de Louis.*) Louis, mon fils, ne me tue pas ! Cela ne servirait à rien. Tu n'auras pas ma fortune. Oui, je t'expliquerai ! J'ai des arrangements avec Sichel, elle a tout, j'ai pris une assurance !

LOUIS

Ne me provoquez pas !

TURELURE

J'ai eu tort, j'ai fait le brave. Ce n'est pas ce que je voulais dire ! Je me suis laissé entraîner.

Oui, j'ai eu des torts envers toi, laisse-moi un peu de temps, je ferai ce que tu voudras !

Je ne suis pas brave. Tu verras comme on tient à la vie quand on est vieux ! Les jours comptent.

Ne me fais pas de mal, Louis !

LOUIS

Donnez-moi ces dix milles francs.

TURELURE

Je ne peux pas, Louis ! Attends un peu ! Aie pitié de moi, mon enfant ! Cela ne m'est pas possible.

LOUIS

Savez-vous une chose, mon père ? Savez-vous ce qu'elle m'a dit ?

Vous n'êtes pas libre, dites-vous, et je ne le suis pas non plus, et elle ne l'est pas davantage.

Il lui faut cet argent que vous avez et qui n'est pas à elle.

TURELURE

Tout ce que j'ai, si elle veut, est à elle.

LOUIS

Eh bien, soyez content, elle veut. Oui, si je ne lui rends pas le dépôt dont elle est saisie,

Elle est prête à se laisser épouser.

TURELURE

Louis, c'est une bonne parole. A cause de cela, je te pardonne tout le reste.

Elle est si gentille, c'est un rayon de soleil dans ma vie.

Et que ses bras sont blancs ! J'ai vu ses bras à dîner, l'autre jour. Il me faut ces bras-là.

³⁷ Suite du *Pain Dur*. Acte II, scène 3.

LOUIS³⁸

Et cela vous est égal de vous faire épouser par nécessité ?

TURELURE

Nécessité engendre la crainte qui est la moitié de l'amour chez une femme.

LOUIS

Et la moitié de la sagesse chez un vieux turlupin.

TURELURE

Louis, tu as eu tort de me dire qu'elle voulait m'épouser.

LOUIS

Elle veut. Vous avez touché son cœur.

TURELURE

Comment veux-tu que je fasse maintenant ?
Je t'aurais encore donné cet argent, brigand, bien que ce soit dur.

LOUIS

C'est plus dur encore de mourir.

TURELURE, *avec un gros soupir.*

C'est vrai, c'est plus dur encore de mourir.
Mais il n'y a pas moyen de faire autrement.

LOUIS

Soyez sage.

TURELURE

Non !
Tu peux tout demander à un français
Excepté de faire le chapon et de renoncer à une femme par contrainte.
Cela, c'est impossible ! Cela, non ! Je suis français et tu ne peux pas me demander cela.
Tu peux tuer ton père, si tu le veux.

Le bout du chemin...

« *Le voyage c'est la recherche de ce rien du tout, de ce petit vertige pour couillons...* » Céline³⁹

C'est la fin du voyage... tout le monde descend.

Comment parler d'une rencontre, d'un voyage ? Comment expliquer toutes les émotions, les questions qui m'ont traversé, sans se répendre, sans dégouliner ? Comment conclure un travail qui ne fait que commencer ? Que raconter de plus sur Hervé, sur *le Pain Dur*, sur Claudel, sur l'écoute, sur moi ? Des tas de choses encore... J'ai sans doute oublié, en route, ce que j'étais venu chercher : *Ondes et rencontres, qu'écoutons-nous de l'Autre* ? Et je me suis trompé d'hypothèse : **Nous n'écoutons que**

³⁸ Suite du *Pain Dur*. Acte II, scène 3.

³⁹ Louis-Ferdinand Céline, *Voyage au bout de la nuit*, page 195.

nous-mêmes... Je n'ai écouté que moi-même, et ce n'était pas désagréable. J'ai mis en place une théorie, une pratique, j'ai trouvé des livres, des auteurs pour me parler, donner à ma recherche du grain à moudre, j'ai construit, j'ai préparé tout ce que je pouvais préparer... Mais, autre chose, s'est produit... Une rencontre imprévue. Je me suis retrouvé face à un acteur que j'admire, je l'ai entendu me parler, je l'ai vu me regarder, et tout le long de cet après-midi du 2 juillet 2007, je n'espérais qu'une seule chose, qu'il me reconnaisse...

Rien n'est innocent, et je pense même que rien n'est inconscient, nous sommes juste plus ou moins « sourds » à nos désirs et nous passons notre temps à nous les justifier, à nous les expliquer, à nous les compliquer... En fait, si je me laisse porter par l'écriture, je dirais que j'ai menti, que rien de tout cela n'est vrai. Je voulais juste jouer avec Hervé Pierre. Voilà où l'admiration nous mène, voilà ce que je suis capable de faire pour rencontrer un comédien que j'aime.

Parler d'Hervé, de cet après-midi à « parler théâtre » et à dire de la poésie tout en fumant des cigarettes, Lucky Strike contre Craven A...

En fait, c'est un peu comme si j'étais parti en pèlerinage, à la rencontre d'un être loin de la civilisation !

Le soir, j'ai eu mon cadeau, une place pour aller le voir dans *le partage de midi*... Et là encore, j'avais envie de me lever et de jouer avec lui, de le rejoindre, jouer Ysée, Mesa, De Cise, tous à la fois, me retrouver face à lui, Amalric⁴⁰.

Mais je ne serai pas honnête si je ne disais pas que ce lundi là, j'ai commencé à chercher autre chose, à construire ou à déconstruire, je ne sais pas bien encore... Avec Hervé nous avons beaucoup parlé de chemin, de route à suivre, que l'essentiel n'était pas le but à atteindre, mais le chemin que nous décidons de parcourir...

Dans mon sac, des tas de choses, de livres, qui ne m'ont apporté que d'autres questions, d'autres doutes, parce que je n'étais pas en état de les recevoir, de les écouter pleinement, il y avait autre chose qui me préoccupé et qui était au-delà de cette rencontre. Quelque chose de plus fort, qui concernait mon désir de théâtre.

Il me fallait partir à la rencontre de quelqu'un qui ne me connaissait pas, qui ne m'attendait pas, avec lequel je prétexterais un travail d'école pour pouvoir vivre ce moment.

Depuis le début, je parle de rite initiatique, de chemin à parcourir et de voyage, il me fallait trouver tout ça, chercher le sens. Je m'approche du point final et je ne sais toujours pas par quoi conclure. Par quelle phrase claire et pragmatique et concrète vais-je terminer ?

Mais je n'ai rien, rien du tout qui puisse apporter une parole utile au bon exercice de ce métier.

L'écoute telle que je la découvre peu à peu est propre à chacun, cela ne dépend que de notre implication à vouloir ou pas de l'Autre. Il n'y a, ici, rien de magique et je dirais même, au travers de cette expérience, que cela me paraît difficile et que je n'ai pas manqué, à plusieurs reprises, de remettre en cause cet après-midi là, avant de me questionner sur le sens profond de ma démarche...

Je ne peux pas concevoir le théâtre comme un acte solitaire, dans ce que j'ai à dire il y a toujours les Autres, leurs complexités, leurs façons d'être, et tout ceci me renvoie au visage quelque chose que je ne savais pas encore de moi. Sans doute suis-je aller rendre visite à Hervé Pierre pour qu'il me dise si je pouvais ou pas devenir acteur, et dans l'attente de cette réponse impossible, je suis bien évidemment revenu bredouille... Je ne sais pas si je deviendrai acteur... Et c'est peut être ça l'essentiel, de

⁴⁰ Personnages du *partage de midi* de Paul Claudel.

ne pas savoir, mais une chose est sûr c'est que lorsque je suis sur un plateau la question ne se pose plus pour moi.

Il me fallait donc partir à la rencontre, à la découverte d'un Autre, que je considérais comme un véritable acteur, et cet Autre c'était Hervé. J'avais besoin de me confronter à cette réalité là.

Peut-être aurais-je dû écrire au début de ce travail, cette question : *Avons-nous besoin des Autres pour nous considérer acteur ?* Et mon hypothèse aurait été : *Peut-être pas, mais ils y contribuent.*

LOUIS⁴¹

C'est votre dernier mot ?

TURELURE

Tue-moi si tu le veux...

Non, ne me tue pas, j'ai peur !

LOUIS

L'argent.

TURELURE

C'est impossible ! Tu ne crois pas en Dieu, Louis ?

LOUIS

Je n'y crois pas.

TURELURE

Je suis perdu, je ne suis entouré que de figures impitoyables !

Voici mon fils, et je me tiens au milieu de ces deux femmes qui me conduisent à la mort avec un sourire funèbre !

LOUIS

Est-ce que vous y croyez ?

TURELURE

J'y crois ! Je suis le seul croyant et votre bestialité me fait horreur !

Tu ne comprends pas un homme du vieux temps.

J'y crois de tout mon cœur ! Je suis un bon catholique à la manière de Voltaire !

Non, non, je ne ris pas ! Mon fils, ne me tue pas, mon enfant !

LOUIS, *le couchant en joue avec les deux pistolets.*

L'argent !

TURELURE, *claquant des dents et essayant de tenir bon.*

Non. C'est impossible. Ne me tue pas !

LOUIS

L'argent, voleur !

⁴¹ Suite du *Pain Dur*. Acte II, scène 3.

TURELURE⁴²

Non !

LOUIS

Mon argent, voleur ! Mon argent, voleur ! Les dix milles francs, voleur !

Signe que non.

Louis tire à la fois avec les deux pistolets. Les deux ratent. Turelure reste un moment immobile et les yeux révulsés. Puis la mâchoire s'avale et il s'affaisse sur un bras du fauteuil.

Louis s'approche de lui, ouvre les vêtements, tâte le cœur, fouille dans les poches, prend l'argent, remet le corps en position. Lui-même, debout et les bras croisés, le regarde fixement.

Entre lumir.

Fin

⁴² Suite du *Pain Dur*. Acte II, scène 3.

Bibliographie...

CLAUDEL, Paul. *Le Pain Dur*. Lagny-sur-Marne, Galimard, 1965, 230 pages.

OIDA, Yoshi. *L'acteur Flottant*. Tokyo, Goryu Shoin, 1992, traduit de l'anglais par Martine Million, Actes Sud, 1992, 220 pages.

CHRETIEN, Jean-louis. *La joie spacieuse*. Paris, Les Editions de Minuit, 2006, 255 pages.

RANDIN, Jean-Marc. *Qu'est-ce que l'écoute ? Des exigences d'une si puissante « petite chose »*. l'Observatoire revue d'action sociale et médico-sociale, a.s.b.l. , 2006, 4 pages.

CELINE, Louis-Ferdinand. *Voyage au bout de la nuit*. Saint-Amand, Collection Folio, 1988, 632 pages.

BANU, George. *Les cités du théâtre d'art*. Saint-Etienne, éditions Théâtrales, 2000, 330 pages.

REGY, Claude. *Au-delà des larmes*. Dijon-Quetigny, Les Solitaires Intempestifs, 2007, 141 pages.

BECK, Julian. *La vie du théâtre*. Lagny-sur-Marne, Galimard, 1978, traduit de l'anglais par Fanette et Albert Vander, 330 pages.

RILKE, Rainer-Maria. *Lettres à un jeune poète*. Paris, Poche, 1985, 53 pages.

LAGARCE, Jean-luc. *Du luxe et de l'impuissance*. Paris, les solitaires intempestifs, 1986, 62 pages.

